

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 30 (1950)
Heft: 12

Artikel: Le Rhône légendaire et poétique
Autor: Faure, Gabriel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-888289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rhône

légendaire

et poétique



par

Gabriel Faure

C HATEAUBRIAND était fier d'avoir vu le jour à Saint-Malo, « au bruit des vagues ». Qu'on permette au modeste écrivain qui signe cet article d'exprimer sa joie d'être né à Tournon, « au bruit du Rhône ». Tous ceux qui vécurent sur les rives de ce fleuve gardent dans l'oreille le souvenir de sa puissante voix. « Chant du Rhône, écrit Alexandre Arnoux, je le reconnaîtrais entre mille, si ample et si continu dans sa furie monotone, sa majesté de grondement. »

Déjà, au lycée, perché au plus haut rang des bancs qui garnissaient nos salles, que de fois ai-je moins écouté ce qui se disait en classe que la sourde rumeur des flots de l'autre côté des murailles ! Ils allaient vers cette Méditerranée, qui baigne les terres de rêve dont nous lisions les noms sonores dans les auteurs latins et grecs sur lesquels nous peinions. Quel serrement de cœur lorsque j'entendais le bruit des roues battant l'eau et la sirène de ces remorqueurs qui, au temps de mon enfance, passaient plusieurs fois par semaine ! Je me souviens très bien d'eux. Quelques-uns portaient des noms qui augmentaient

encore mes rêveries, des noms de fleuves lointains et glorieux, arrosant des pays mystérieux que j'espérais alors voir un jour, où je sais bien maintenant que je n'irai pas : l'Orénoque, le Gange, le Missouri... Je les revois encore, baissant leurs grosses cheminées pour se glisser sous les ponts. Je les suivais longtemps des yeux, jusqu'au tournant du fleuve. Des mouettes parfois volaient dans leur sillage.

Plus tard, étudiant parisien, mon premier voyage hors de France fut pour la Suisse. Avec un ami, alors interne des hôpitaux, nous partîmes pour Brigue, d'où une voiture à deux chevaux — l'auto venait à peine de naître — nous conduisit au glacier du Rhône et à la Furka.

Écrivain, je n'ai cessé de chanter le fleuve superbe, le plus beau des quatre nôtres, le seul qui ait un nom masculin. Mes volumes sur le Rhône (1) se répandirent à l'étranger, où l'on me demanda

(1) *Aux bords du Rhône*, Rey, 1922 ; *La vallée du Rhône*, Fasquelle, 1923 ; *Aux bords du Rhône*, Arthaud, 1928 ; nouvelle édition en 1950.

souvent de venir parler de mon fleuve. Plusieurs cités suisses eurent ainsi ma visite, même de petites villes, peu connues des touristes français, comme Fribourg, Bienne, Bulle et Soleure. Je suppose que l'Académie rhodanienne, récemment fondée, où siègent des écrivains français et suisses, a voulu couronner cette activité en me désignant comme l'un de ses « hauts dignitaires ».

C'EST à Tournon que, par la volonté agissante de Gustave Tournier, naquirent l'U. G. R., la fête annuelle du Rhône et le Musée rhodanien installé dans le vieux château dominant le fleuve. Dès lors, comme le déclara le Président Guinand, Tournon faisait partie de la « légende du Rhône ».

Et quelle légende ! Il n'en est pas de plus riche. Que de siècles d'histoire vit défiler cette vallée ! Les peuples méridionaux n'ont cessé de s'y engouffrer, comme un liquide remonte le long d'un tube étroit, par attraction capillaire. Les nations septentrionales s'y précipitèrent de tout temps, attirées par ces terres de lumière où luit un soleil qui ne meurt jamais, même aux plus rudes jours de l'hiver.

Si je voulais faire étalage d'érudition, je citerais des passages de Pline et de Strabon, qui nous disent le rôle qu'avait le fleuve, de leur temps déjà, comme voie de communication entre le Nord et le Midi. D'être le chemin naturel menant de l'Europe centrale à la Méditerranée lui donne une importance qui s'imposa dès la plus haute antiquité. Par la vallée du Rhône, Rome apporte la civilisation à la Gaule, le christianisme lui enseigne les notions de bonté, d'égalité, de fraternité. Renan a montré comment, au second siècle, les Orientaux firent pénétrer, avec leurs marchandises, la douceur de la Grèce et les nouvelles idées, et comment les premiers chrétiens, conduits par le vieux Pothin, commencèrent la conquête morale de notre pays. Le fleuve vit passer Annibal, Marius, César, Constantin : grands souvenirs qui enthousiasmaient Gustave Flaubert, lorsqu'il fit la descente du Rhône en bateau ; au lieu d'admirer le mouvant et magnifique panorama qui se déployait devant lui, il s'exaltait à penser que ce fleuve « avait quelque chose d'antique et de barbare » et qu'il était « celui d'Annibal et de Marius ».

Gabriel Boissy, dans ce style oratoire et volontiers sibyllin, dont les longues périodes indisciplinées roulent comme les flots tumultueux d'un torrent, a écrit une Légende du Rhône. Des glaciers de l'Helvétie, le fleuve va vers la mer d'Homère et de Virgile, cette mer qui porta les barques des apôtres et les navires des croisés, la mer sacrée qui vit naître les deux plus beaux cultes sortis du cerveau de l'homme, la Raison et la Pitié. Le Rhône n'est pas une rivière qui court de la montagne à la mer, comme la paresseuse Loire, qui se borne à refléter les châteaux et les jardins de Touraine ; c'est une divinité agissante, bienfaisante ou terrible. M^{me} de Sévigné, qui crai-

gnait les colères de ce « diantre de Rhône », comme elle le nomme, avait senti qu'il n'était pas un fleuve pareil aux autres ; dans une lettre à sa chère fille, la comtesse de Grignan, elle lui pose un jour, cette question singulière : « Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau ? »

COMMENT un tel fleuve n'aurait-il pas inspiré les poètes ? Qu'il ne soit encore qu'un torrent arrosant le Valais, qu'il s'assagisse en formant le lac Léman, ou que, grossi de la Saône, il devienne le fleuve majestueux et puissant, allant droit vers la Méditerranée, la liste serait longue de ceux qui le chanterent. De Ramuz à Mistral, que de noms à citer !

Mais, laissant de côté les poètes de Suisse, de Lyon et les Félibres du Comtat, je veux évoquer seulement ceux qui sont nés au bord même du Rhône, dans cette vallée où, coulant entre le Dauphiné et le Vivarais, il se mêle plus intimement à la vie des riverains.

Partons donc de Lyon et descendons vers Avignon.

Si André Rivoire, né à Vienne, mais venu de bonne heure à Paris, s'est penché plus souvent sur les visages féminins que sur les flots rhodaniens, il n'oublia jamais son pays natal. Que de fois, dans nos rencontres parisiennes, nous échangeâmes souvenirs et nostalgies ! A mesure qu'il vieillissait, son désir de revenir à Vienne se faisait plus ardent :

*Au pied des coteaux que domine
Un mont neigeux à l'horizon,
Au bord du fleuve qui chemine
A la porte de ma maison,*

*Dans ce pays de ma jeunesse
Où mes quinze ans ont frissonné,
J'irai, pour que mon cœur renaisse
Tendre et fort comme il était né.*

Il y revint, le cher André Rivoire, à la fin d'une matinée d'août, et gravit la colline où s'étage le cimetière viennois. Nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure, par un midi torride où les cigales criaient.

BIEN que me limitant aux poètes, puis-je, devant Condrieu, ne pas saluer Madeleine Magdinier, dont le roman Cantedor est une magnifique évocation du Rhône ? Condrieu est la patrie des fameux marins, les *nautae Rhodanici*, qui formaient le « splendidissime » collège des bateliers du Rhône. Célèbres et honorés dès l'antiquité, ils avaient droit à des privilèges spéciaux ; nous savons, par exemple, d'après une inscription de musée de Nîmes, qu'on leur réservait quarante places aux premiers gradins de l'amphithéâtre. Aujourd'hui encore, dans les « joutes » des dimanches d'été, les gars de Condrieu

sont les plus redoutés ; ils descendent de ces
« Condrellots »,

Uno raço d'ome calloussudou,

dont parle Mistral dans le *Poème du Rhône*.

A Saint-Rambert d'Albon, le souvenir de Jean-Marc Bernard nous accueille. On connaît sa fin héroïque en 1915 et le magnifique *De Profundis*, écrit quelques jours avant sa mort, le plus émouvant des poèmes inspirés par la guerre de 1914-1918.

Pendant les années qui précédèrent son départ aux armées, nul n'avait chanté, avec un lyrisme plus charmant, le fleuve qui coulait devant sa maison, ses rives toutes frémissantes d'eaux vives et de feuillages.

*Presque à plat ventre dans l'herbe
Qu'ombrage un fin peuplier,
Je regarde scintiller
Les eaux du fleuve superbe.*

Cette fantaisie primesautière, qui fait penser souvent à Villon, n'annonçait guère les accents douloureux du *De Profundis*. Peut-être pourtant eut-il un pressentiment de sa fin tragique, quand, à Valence, avant de partir pour le front, il écrivit :

*Beaux arbres transparents sur les cieux
printaniers,
C'est la dernière fois, ce
soir, que je vous
chante.*

A Tournon, je dois évoquer une illustre mémoire. Certes, Stéphane Mallarmé n'y était pas né, mais il y vécut trois ans, tout jeune professeur d'anglais au lycée. Il n'y fut pas heureux d'abord ; puis, lorsqu'il vint habiter une maison sur le quai, la vue du Rhône fut pour lui presque miraculeuse. Elle lui procura quelques mois de véritable euphorie, pendant lesquels il crut avoir vaincu son impuissance. Il ne cesse, dans ses lettres d'alors, de parler du fleuve dont il aperçoit, en amont, le coude qui lui donne l'aspect d'un lac. Plusieurs de ses meilleures pièces : l'*Azur*, *Brise marine*, *Don du poème*, ses deux chefs-d'œuvre : *Hérodiade* et le *Faune*, furent composés au murmure du Rhône. Quand il quitte Tournon, à 24 ans, il a écrit presque toute son œuvre poétique.

C'est l'Italie que l'abbé Louis Le Cardonnel évoqua surtout dans ses vers. L'Ombrie et la Toscane furent ses inspiratrices ; mais avec quel amour il chantait sa ville natale !

Je suis né dans Valence aux mémoires romaines,

déclare-t-il au début d'une pièce, où il dit encore

Sous mon front, j'emportais la rumeur de ton fleuve.

Dans ses longs séjours de l'autre côté des Alpes, il ne cessait de songer à son retour au bercaïl :

*Mais toi, pays natal, dis, ne verras-tu pas
L'exilé, quelque soir, reparaître un peu las?
Où, ne voudra-t-il pas, fatigué de voyages,
Redemander la paix ancienne à tes feuillages,
Le long du Rhône ainsi qu'autrefois s'égarer?*

Quelques-uns de ses poèmes ont été réunis sous le titre « Du Rhône à l'Arno ». Il réalisa son rêve : c'est à Avignon qu'il termina ses jours et c'est dans le cimetière de Valence qu'il dort son dernier sommeil.

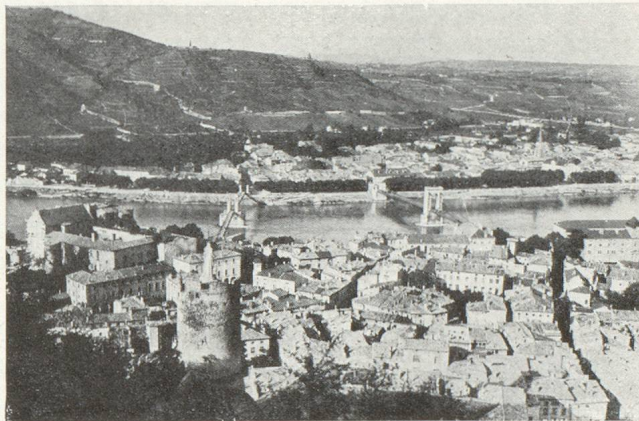
Bourg-Saint-Andéol a donné le jour au plus rhodanien des poètes du Rhône. Toute sa vie, que ce soit dans sa ville natale, au lycée de Tournon, dont il fut un brillant élève, à Lyon, où il réside depuis

sa vingtième année, Louis Pize a chanté le fleuve. L'un de ses plus beaux poèmes est celui qu'il a intitulé « Le Rhône à Tournon » :

*O Rhône, élan des flots,
des arbres et des îles...*

Si la place ne m'était pas mesurée, j'aimerais citer les vers émouvants où Pize évoque Jean-Marc Bernard :

*Déjà mars revenu verdit
les peupliers,
Le long du fleuve impétueux
que vous aimiez.*



Le Rhône à Tournon

Nul n'a chanté avec plus de ferveur les paysages de notre vallée ; nul n'est plus sensible à la nature ; nul n'a écrit une langue plus fluide, plus pure, plus harmonieuse.

Comme André Rivoire, comme Jean-Marc, comme Le Cardonnel, Louis Pize est toujours clair et lumineux. Si l'on voulait trouver à ces poètes des caractères communs, ce seraient le sens de la mesure, la recherche de l'équilibre et de l'harmonie, le besoin de clarté. Ils sont bien les fils de cette vallée où, grâce au mistral, l'air est d'une pureté exceptionnelle, où même les brumes, qui montent parfois du fleuve, sont transparentes et comme argentées. Aucun d'eux n'a sacrifié à ces muses incertaines qui essaient de troubler notre génie national et d'altérer le goût français. Au bord du Rhône, nous l'avons vu, l'obscur Mallarmé lui-même écrivit des poèmes presque lucides.

Gabriel Faure